

L'accomplissement des Écritures

« Pour moi, mes archives, c'est Jésus-Christ ; mes archives inviolables, c'est sa croix et sa mort, et sa Résurrection, et la foi qui vient de lui¹ ». Cette affirmation d'Ignace d'Antioche est forte. Elle exprime la conscience de l'Église apostolique de posséder, dans le Christ, une Parole différente qualitativement de celle transmise à Israël par les Saintes Écritures. C'est, au fond, ce que disait déjà l'auteur de l'Épître aux Hébreux. *Après avoir autrefois, à de nombreuses reprises et de bien des manières, parlé à nos ancêtres par les prophètes, Dieu, dans ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par le Fils.* (He 1, 1-2) Pour les israélites, la Parole s'est donnée à travers une multitude de médiations orales et écrites, jusqu'à la constitution d'un *corpus* littéraire tripartite : *Torah, Neviim, Ketubim*. Pour les chrétiens, en revanche, c'est le Christ qui est la Parole de Dieu définitive, eschatologique. La personne du Christ, et non cette collection de livres appelée à devenir plus tard le Nouveau Testament. C'est pourquoi, pendant plus d'un siècle, les premiers chrétiens seront moins soucieux de préciser le statut théologique de leurs propres écrits (évangiles, lettres, apocalypses) que de raccorder ensemble les deux modalités de la Parole que sont les Écritures juives et la personne du Christ. Car il s'agit bien de deux modalités différentes d'une seule et unique Parole, sauf à déchirer en deux morceaux la Révélation et finalement Dieu lui-même, à la manière des marcionites ou des gnostiques.

Comment saisir dans l'unité le Christ et la Bible hébraïque ? Le principe de solution est énoncé par le Ressuscité aux pèlerins d'Emmaüs : *il fallait que s'accomplisse tout ce qui est écrit à mon sujet dans la Loi de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes* (AT). (Lc 24, 44) C'est autour de ce concept d'accomplissement des Écritures que tout va se jouer. Le Nouveau Testament utilise à ce sujet deux verbes grecs : *πληρόω* et *τελειόω*, avec une nette prédominance du premier qui, d'après Paul Beauchamp, possède trois sens de base² : (1) tenir une promesse ; (2) exécuter un commandement ; (3) faire aboutir un processus. Ce troisième sens se rapproche de *τελειόω* qui signifie « mener à bonne fin », « atteindre le terme », « achever ». Nous pouvons donc nous contenter des trois sens de base de *πληρόω* pour réfléchir aux deux régimes de la Révélation : l'Ancien Testament d'une part, le Fait du Christ d'autre part. L'accomplissement des Écritures n'est au fond rien d'autre que l'accomplissement dans le Christ de la promesse que Dieu avait faite à Israël. Ou encore, le tout premier schéma herméneutique chrétien, qui sera par la suite complété mais jamais périmé, est le schéma promesse - accomplissement.

1. Un exemple paradigmatique

Pour comprendre comment fonctionne ce schéma promesse - accomplissement, partons d'un cas particulier : celui d'Abraham, tel que saint Paul en parle dans l'Épître aux Galates.

¹ IGNACE, *Ad Philad.*, VIII, 2.

² Cf. Paul BEAUCHAMP, « Lecture christique de l'Ancien Testament », *Biblica* 81 (2000), p. 106.

1. Contexte

Le contexte de cette lettre est celui d'une communauté pagano-chrétienne qui se trompe sur le rôle que la Loi de Moïse doit avoir dans leur vie de foi. Car si la lettre de cette Loi est ancienne, le rapport que les chrétiens ont avec elle est nouveau. Or les Galates sont tentés de « judaïser », c'est-à-dire de se faire circoncire, de se soumettre à tous les préceptes de la *Torah* exactement comme si Dieu n'avait pas accompli ses promesses dans le Christ. Cela sous l'instigation de missionnaires judéo-chrétiens venus de Jérusalem, peut-être de l'entourage de Jacques, le frère du Seigneur. Paul réagit violemment en montrant, grâce à la figure biblique d'Abraham, qu'une telle attitude revient à transformer la bénédiction donnée par le Christ en malédiction annoncée par la Loi.

L'Écriture prévoyait que Dieu considérerait les païens comme justes sur la base de la foi, et elle a d'avance annoncé cette bonne nouvelle à Abraham : *Toutes les nations seront bénies en toi* (Gn 12, 3). Ainsi ceux qui croient sont bénis avec Abraham le croyant. En effet tous ceux qui dépendent des œuvres de la Loi sont sous la malédiction, car il est écrit : *Maudit soit tout homme qui ne reste pas fidèle à tout ce qui est écrit dans le livre de la Loi pour le mettre en pratique* (Dt 27, 26). [...] Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi en devenant malédiction pour nous, puisqu'il est écrit : *Tout homme pendu au bois est maudit* (Dt 21, 23). C'est ainsi qu'en Jésus-Christ la bénédiction d'Abraham touche aussi les païens et que nous recevons par la foi l'Esprit qui avait été promis. (Ga 3, 8-14)

Pourquoi se référer ainsi à Abraham ? Sans doute pour prendre à revers les arguments des missionnaires de Jérusalem dont le discours aux Galates devait ressembler à celui-ci : « vous voulez entrer dans la communauté de l'Alliance ? Alors il faut vous faire circoncire car c'est ce que Dieu lui-même a indiqué à Abraham. *On devra circoncire celui qui est né chez toi et celui que tu as acheté. Mon alliance sera inscrite dans votre chair comme une alliance perpétuelle. Un homme incirconcis, qui n'aura pas été circoncis dans son corps, sera exclu de son peuple, il aura violé mon alliance.* (Gn 17, 13-14) » Et une fois circoncis, vous devez accomplir tous les commandements de la *Torah*. » Il faut reconnaître que le texte de Gn 17 est percutant car il semble s'appliquer parfaitement à l'Église composée de judéo-chrétiens [=celui qui est né chez toi] et de pagano-chrétiens [=celui que tu as acheté]. Saint Paul a donc affaire à forte partie, mais il va retourner l'argument des jacobites en montrant qu'en fait l'histoire d'Abraham — pourvu qu'on la prenne dans son ensemble — milite en faveur de sa thèse à lui.

2. La promesse faite à Abraham

Dans l'Ancien Testament, c'est Abraham qui apparaît comme le premier destinataire de la promesse de Dieu, laquelle a un contenu précis : la terre de Canaan et une descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel (cf. Gn 12, 2 ; 15, 5.7 ; 17, 4-8 ; 22, 16-17). Le patriarche a longtemps marché dans la foi nue, avant de voir l'accomplissement des promesses divines sous une forme tellement embryonnaire qu'elle semble dérisoire. Pour la descendance, un fils, Isaac (cf. Gn 21, 1) ; et pour la terre, un *tombeau*, celui de Sara (cf. Gn 23, 18). Aussi bien la foi ne disparaît pas avec la mort d'Abraham mais est relancée à la génération suivante. C'est que la foi est le régime normal de l'Alliance entre Dieu et l'homme (cf. Gn 15). L'accomplissement de la promesse ne supprime pas la foi parce que cet accomplissement est toujours partiel. En tant que tel, l'accomplissement relance la promesse, il redonne une actualité à la foi, ce qui revient à dire que la foi est créatrice d'histoire. La foi est le « fil rouge » qui donne sens, cohésion et unité à la multiplicité des événements que traverse Israël au cours du temps. Heureux ou malheureux, ces événements constituent les étapes d'un chemin de foi au terme duquel Dieu donnera à Israël le don promis dès l'origine.

Il importe ici de préciser les choses. Qu'est-ce que Dieu a promis à Abraham ? Nous venons de le dire, une terre et une descendance. On pourrait donc croire que tout est accompli avec l'installation d'Israël en terre de Canaan sous la conduite de Josué. À la fin du livre portant son nom, Josué dit d'ailleurs ceci au peuple : « Reconnaissez de tout votre cœur et de toute votre âme qu'aucune des bonnes paroles dites à votre sujet par YHWH, votre Dieu, n'est restée sans effet. Toutes se sont réalisées pour vous, aucune n'est restée sans effet. » (Jos 23, 14) L'Alliance prendrait-elle fin à ce moment ? Non, car Josué continue : « de même que toutes les bonnes paroles que YHWH, votre Dieu, vous avait dites se sont accomplies pour vous, de même il accomplira toutes les paroles mauvaises contre vous, jusqu'à ce qu'il vous ait détruits et fait disparaître de ce bon terrain qu'il vous a donné. » (Jos 23, 15) Donc Israël va entrer en terre promise, mais il ne va pas *posséder* cette terre pour autant. Tout dépendra de son attitude envers Dieu, ce Dieu qui a transmis à son peuple des « paroles mauvaises » qui pourraient aussi être accomplies — et de fait elles le seront par l'exil à Babylone, en 587 av. J.-C.

Que sont ces « paroles mauvaises » ? Tout simplement les malédictions conditionnelles concluant la *Torah* de Moïse

Si tu n'obéis pas à YHWH, ton Dieu, en respectant et mettant en pratique tous ses commandements et toutes ses prescriptions, que je te donne aujourd'hui, voici toutes les malédictions qui t'atteindront et seront ton lot. Tu seras maudit dans la ville et dans les champs. [...] Tes enfants, le produit de ton sol, les portées de ton gros et de ton petit bétail, tout cela sera maudit. [...] YHWH te ramènera par bateaux en Égypte, par le chemin dont je t'avais dit : « Tu ne le reverras plus ! » Là, vous vous vendrez vous-mêmes à vos ennemis comme esclaves et servantes, et il n'y aura personne pour vous acheter. (Dt 28, 15-68)

Ce qui empêche la foi de s'arrêter avec Josué, c'est qu'entre Abraham et l'entrée en terre promise il y a eu le don de la Loi à Israël. La Loi implique que la possession de la terre ne peut pas être une donnée simplement matérielle, un état de fait. Posséder la terre devient un acte à la fois matériel *et* spirituel. Ce n'est que par l'obéissance à la volonté de Dieu contenue dans la *Torah* (acte spirituel) qu'Israël peut se considérer comme possédant la terre que Dieu lui a promise (acte matériel). Le psalmiste l'énonce dans un raccourci saisissant : « Les justes posséderont la terre et ils y demeureront définitivement. » (Ps 37, 29) Pour posséder la terre, il ne suffit pas de vivre dessus, bêtement dessus, pour ainsi dire. Il faut encore être juste, c'est-à-dire accomplir la Loi de Moïse.

Ainsi la Loi qui, à partir d'Ex 20-24, est un ingrédient essentiel de l'Alliance suspend l'accomplissement de la promesse divine (celle que Dieu a faite à Abraham) à l'attitude d'Israël vis-à-vis des commandements. Les deux sens du verbe πληρόω : (1) tenir une promesse ; (2) exécuter un commandement ; se trouvent liés l'un à l'autre. Dieu tiendra sa promesse, Israël peut garder foi en Lui. Mais il ne la tiendra que dans la mesure où Israël exécutera ses commandements.

À ce stade de notre réflexion, deux questions ne peuvent manquer de surgir.

1) Est-ce que Dieu n'a pas triché ? Était-il « fair-play » d'utiliser la Loi pour maintenir Israël en dehors de l'accomplissement de la promesse, alors même que Dieu n'avait rien dit de tel à Abraham ?

2) Même dans les meilleures périodes d'Israël, celles où la ferveur religieuse est la plus répandue, il y a toujours des israélites qui se moquent de la Loi. Donc si Dieu, pour donner la terre à Israël, attend que tout Israël au sens d'une complétude numérique accomplisse les commandements de la *Torah*, il risque d'attendre très longtemps !

3. Foi et Loi

À la première question on peut répondre en examinant attentivement l'histoire d'Abraham. Il est exact qu'en Gn 15 Dieu conclut l'Alliance avec Abraham sans rien lui demander en échange. Sa promesse est inconditionnelle, ce que manifeste le rite de l'alliance où Dieu seul, sous la forme d'un feu, passe à travers les animaux coupés en deux (cf. Gn 15, 17). Autre remarque qui va dans le même sens, Abraham est déclaré juste sur la base de sa seule foi, indépendamment d'une quelconque obéissance à des commandements : « Abram eut foi en YHWH, qui le lui compta comme justice. » (Gn 15, 6) Mais d'un autre côté, l'Alliance de Gn 15 ne concerne qu'Abraham, pas ses descendants. Quand cette Alliance sera étendue par Dieu à la succession des générations, il y aura pour la première fois énonciation d'un commandement : la circoncision.

Voici quelle est mon Alliance, celle que vous garderez entre moi et vous, ainsi que ta descendance après toi : tout garçon parmi vous sera circoncis. Vous vous circoncirez et ce sera un signe d'Alliance entre moi et vous. [...] Mon Alliance sera inscrite dans votre chair comme une alliance perpétuelle. Un homme incirconcis, qui n'aura pas été circoncis dans son corps, sera exclu de son peuple : il aura violé mon Alliance. (cf. Gn 17, 10-14)

Par conséquent dès l'époque d'Abraham l'Alliance a été conditionnée par l'obéissance à Dieu. Un seul commandement, pas très difficile à accomplir. Mais, qualitativement, qu'il y ait un commandement ou 613 ne change rien au problème. La circoncision, du point de vue de la logique de l'Alliance, enveloppe l'obéissance à tous les commandements de la Loi mosaïque, ce que rappellera saint Paul aux pagano-chrétiens tentés de judaïser : « Tout homme qui se fait circoncire est tenu de mettre en pratique la Loi tout entière. » (Ga 5, 3) Déjà au stade abrahamique les israélites doivent faire quelque chose pour rester dans l'Alliance, une obligation qui s'étendra au Sinaï mais ne changera pas de nature. Foi et commandement sont inséparables. Le commandement n'annule pas la foi en la promesse de Dieu, mais il en devient une expression nécessaire. L'israélite qui dirait : « je crois ! », tout en négligeant de circoncire son fils, cet israélite se moquerait de Dieu. Une foi qui n'agit pas est morte (cf. Jc 2, 17.20.26).

Outre Gn 17, il y a aussi Gn 22 qui montre que la promesse faite à Abraham ne pouvait être accomplie seulement par l'entrée d'Israël en terre de Canaan sous la conduite de Josué. En effet l'épisode du sacrifice d'Isaac tourne autour de deux éléments : la foi d'Abraham et la disparition de l'objet de la promesse, à savoir ce fils tant attendu par le patriarche. Même si ce récit très complexe peut être interprété de multiples manières, le cœur en est certainement que la foi abrahamique atteint sa perfection quand elle se détache de l'objet même de la promesse charnelle (un fils, une terre). Autrement dit, ce qu'Abraham attend de Dieu, sans doute inconsciemment mais pourtant d'une manière bien réelle dans son existence concrète, c'est davantage que ce qui lui a été promis en Gn 12. Quoi donc ? Saint Paul n'hésite pas à dire qu'il s'agissait de la résurrection, faisant peut-être allusion à Gn 22 : *[Abraham] est notre père devant le Dieu en qui il a cru, le Dieu qui donne la vie aux morts et appelle ce qui n'existe pas à l'existence.* (Rm 4, 17) Et de manière plus claire encore l'Épître aux Hébreux :

C'est par la foi qu'Abraham a offert Isaac lorsqu'il a été mis à l'épreuve. Oui, il a offert son fils unique en sacrifice, bien qu'il ait reçu les promesses et que Dieu lui ait dit : « C'est par Isaac qu'une descendance te sera assurée ». Il pensait que Dieu était capable même de le ressusciter des morts. C'est pourquoi il a retrouvé son fils par une sorte de résurrection. (He 11, 17-19)

Voilà pour la première question. Dieu n'a pas trompé Abraham en donnant la Loi à Israël, le peuple issu de lui. Au contraire, cette Loi est le moyen nécessaire pour qu'Israël ne

se referme pas sur la terre de la promesse mais y voit un signe pointant sur quelque chose de plus grand, à savoir la patrie céleste et le monde de la résurrection (cf. He 11, 13-16). La Loi n'abaisse pas la religion d'Israël en-dessous de la foi d'Abraham, bien plutôt permet-elle à Israël de se maintenir dans la foi d'Abraham.

4. Le péché d'Israël

Quant à la deuxième question, on constate qu'elle a été abordée directement par la tradition prophétique qui a esquissé deux types de réponse.

Première réponse : une théologie de l'*espérance* selon laquelle Dieu finira par donner lui-même aux israélites la fidélité et l'obéissance à la Loi. Les deux passages décisifs sont ici Jr 31,31-34 et plus encore Ez 36.

Je vous aspergerai d'eau pure et vous serez purifiés. Je vous purifierai de toutes vos impuretés et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai en vous un esprit nouveau. Je retirerai de votre corps le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. C'est mon Esprit que je mettrai en vous. Ainsi, je vous ferai suivre mes prescriptions, garder et respecter mes règles. Vous habiterez le pays que j'ai donné à vos ancêtres, vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. (Ez 36, 25-28)

Ezéchiël continue de relier la possession du pays au don de l'Esprit permettant d'obéir à la Loi. Il s'inscrit dans la continuité du Deutéronome, tout en essayant de qualifier la nouveauté que rendra possible l'obéissance parfaite à la Loi. *Alors on dira : « cette terre dévastée est devenue pareille à un jardin d'Eden ! »* (Ez 36, 35) Le mot « résurrection » n'apparaît pas mais la référence au mythique jardin de l'Origine (cf. Gn 2, 8) prouve qu'Ezéchiël ne tombe pas dans le piège d'un Israël qui se refermerait sur un don tout matériel.

Deuxième réponse : une théologie de la *substitution* selon laquelle l'obéissance parfaite d'un seul juste suffira pour qu'Israël dans son ensemble obtienne l'objet définitif de la promesse. Les deux textes majeurs sont, bien évidemment, Is 53 et Dn 7. Avec le poème du Serviteur Souffrant, nous sommes à un sommet de l'Ancien Testament, très paradoxal puisque, entre le phénomène et la vérité, tout est inversé ! Celui qui en apparence est maudit de Dieu et rejeté par tous (cf. Is 53, 4) s'avère finalement être source de bénédiction pour tous à cause de son obéissance à Dieu. *YHWH a voulu le briser par la souffrance. Si tu fais de sa vie un sacrifice de culpabilité, il verra une descendance et vivra longtemps, et la volonté de YHWH sera accomplie par son intermédiaire.* (Is 53, 10) Quant à la vision daniélique du Fils de l'Homme, elle est certes mystérieuse mais conjoint incontestablement deux motifs. D'une part le motif d'un être divin venant sur les nuées du Ciel (Dn 7, 13) à qui la domination sur tous les empires de la terre est donnée par Dieu (cf. Dn 7, 14) ; d'autre part le motif du martyr (le livre de Daniel a été écrit sous la persécution d'Antiochus Épiphane) comme accomplissement parfait de la Loi de Dieu. Les deux motifs finissent par fusionner puisque les israélites qui sont morts pour Dieu recevront, exactement comme le Fils de l'Homme, *le royaume, la domination et la grandeur de tous les royaumes présents sous le ciel* (Dn 7, 27). Ainsi ce mystérieux Fils de l'Homme est-il à la fois « une seconde figure divine aux côtés de l'Ancien des Jours » et « le symbole d'une collectivité, à savoir les Israélites fidèles au temps de la révolte maccabéenne³ ».

Au total, on ne peut nier que l'Ancien Testament contienne en lui-même une attente de l'accomplissement par Dieu de ses promesses. Ceci a pour corolaire immédiat que le peuple au sein duquel ces Écritures ont été révélées et les institutions politico-religieuses qui en sont issues ne sont pas la forme définitive du don de Dieu, selon le témoignage de l'Ancien

³ Daniel BOYARIN, *Le Christ juif, À la recherche des origines*, Paris, Cerf, 2013, p. 50-51.

Testament. L'inachèvement de la Révélation en Israël n'est pas une invention idéologique et malveillante des chrétiens. Elle découle de cette Révélation elle-même, ce qui ne devrait pas être pris en mauvaise part contre le judaïsme. Cela montre au contraire que le judaïsme est un chemin de foi, plus précisément qu'il n'a de sens qu'à l'intérieur de la foi d'Abraham.

5. L'attitude chrétienne

Après nous être longuement arrêté sur l'histoire de la promesse abrahamique en Israël, revenons au problème immédiat auquel saint Paul est confronté dans l'Épître aux Galates. L'argumentation de l'Apôtre est subtile dans sa forme mais son objectif est relativement clair. Il veut montrer qu'un pagano-chrétien qui judaïse se met dans la situation spirituelle du Juif qui, installé sur la terre d'Israël par Dieu, n'en a pourtant pas pris possession. Il se remet sous la menace des malédictions conditionnelles de Dt 28 et nie que Dieu a donné Israël et à l'humanité entière tout ce qu'il voulait leur donner : Jésus-Christ et sa puissance de Résurrection. Bref, lorsqu'un pagano-chrétien judaïse, il signifie par sa pratique le contraire de ce qu'il croit.

Pour ce faire, Paul commence par rappeler que, en sus d'une terre et d'une descendance, la promesse faite à Abraham impliquait aussi de devenir bénédiction pour tous les peuples de la terre. Ce point est fondamental pour une intelligence correcte de la promesse divine. Certes, Dieu a élu l'illustre patriarche et le peuple issu de lui, il a séparé Israël des nations païennes, mais ce particularisme n'allait nullement contre l'universalité de son dessein de Salut. Au contraire, Abraham est depuis le début porteur d'une universalité faisant que son histoire déborde les seules frontières du judaïsme. C'est pourquoi Paul n'hésite pas voir en Abraham le père de tous les croyants, pas seulement des Juifs mais aussi des pagano-chrétiens (cf. Rm 4, 11).

Par contrecoup la *Torah* semble comporter une contradiction interne, à tout le moins un paradoxe violent. Elle commence par la promesse d'une bénédiction (cf. Gn 12) et elle s'achève par la menace d'une malédiction (cf. Dt 27-28). Mais attention : la bénédiction est universelle, tandis que la malédiction ne concerne que le seul peuple d'Israël. C'est la grandeur d'Israël d'avoir porté, au bénéfice de l'humanité entière, le joug de la *Torah*. Le joug de la *Torah* est la médiation donnée par Dieu pour maintenir en Israël la foi d'Abraham, pour l'empêcher de se refermer sur le don d'une terre et d'une descendance comme s'il s'agissait du don ultime de Dieu. Et nous l'avons vu, la *Torah* remplit cette fonction par la multitude de ses préceptes accompagnés d'une malédiction conditionnelle qui inscrit un coin dans l'existence religieuse d'Israël, qui force Israël à aller toujours plus loin sur le chemin de l'obéissance à Dieu, à se demander sans répit, par le ministère des prophètes, si règne en son sein une justice telle qu'il puisse désormais se considérer comme propriétaire de la terre. Or nous savons que la réponse sera toujours négative : il y a toujours de l'infidélité en Israël, de la négligence, de l'égoïsme et de l'orgueil. Non que ce peuple serait affligé d'une tare congénitale qui l'engoncerait dans la chair et l'éloignerait de l'Esprit, mais les Juifs comme tous les hommes sont dominés par Satan qui depuis Adam (cf. Rm 5) est le véritable *dieu de ce monde* (2 Co 4, 4).

Israël a-t-il été trouvé intégralement fidèle à Dieu ? Pas même dans ses membres les plus excellents, de Moïse à Jean-Baptiste en passant par Josias ou les prophètes. Mais on peut aussi dire : oui, Israël a été trouvé fidèle à Dieu dans la personne du Christ qui, par le don de sa vie, accomplit la Loi. Le Christ, en son humanité, est le premier à atteindre une qualité d'obéissance telle que désormais la terre lui appartienne, désormais la promesse de Dieu trouve son accomplissement en lui. Avec lui seulement le troisième sens de $\pi\lambda\eta\rho\acute{o}\omega$: « faire aboutir un processus » trouve sa pleine réalité. En outre, la manière dont le Christ est mort,

suspendu au bois⁴ comme un maudit de Dieu (cf. Dt 21, 23), révèle que son obéissance dépasse sa propre individualité pour atteindre tout Israël et même tous les hommes qui mettront leur foi en lui. Sans que Paul cite ici Is 53 ou Dn 7, la théologie de la substitution que ces textes comportent est certainement présente à sa pensée. Croire au Christ c'est devenir un avec lui (cf. Ga 2, 20), c'est être soustrait par lui à la malédiction de la *Torah* et par conséquent recevoir la bénédiction universelle promise par Dieu à Abraham. Bénédiction qui ne se limite pas à la certitude subjective (et finalement odieuse) d'être sauvé indépendamment de ses actes, mais implique au contraire de réaliser objectivement dans sa vie la charité même du Christ. Car le Christ n'a pas accompli la Loi comme un parfait pharisien, par la mise en œuvre minutieuse des 613 préceptes de la Loi. Il l'a accomplie comme un martyr de la charité, sur la Croix. Accomplissement d'ailleurs prévu par la Loi elle-même, ainsi que le relève saint Paul en Ga 5, 14 : *Toute la Loi est accomplie dans cette seule parole* : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Lv 19, 18). La Croix est par excellence un acte d'amour du prochain, puisque qu'elle consiste à libérer tous les prochains du Christ, tous les Juifs, du péché et de la malédiction de la *Torah*. À sa suite les baptisés, Juifs ou païens, doivent vivre de la charité et dans la charité du Christ.

Une fois établi que la Passion du Christ communiquait à l'humanité toute entière la bénédiction promise à Abraham, l'erreur des pagano-chrétiens judaïsants devient évidente. Le problème n'est pas dans la matérialité des préceptes mosaïques qu'ils observent car, comme le remarque saint Paul, *en Jésus-Christ, ce qui a de l'importance, ce n'est ni la circoncision ni l'incirconcision, mais seulement la foi qui agit à travers l'amour* (Ga 5, 6). Le problème tient à l'esprit dans lequel ils agissent, esprit qui s'oppose à l'Esprit de Dieu (cf. Ga 3, 2-5). D'un côté ils disent que Jésus les sauve mais de l'autre ils accomplissent la *Torah* en attendant d'elle une bénédiction supplémentaire, alors que son effet voulu par Dieu est de les maintenir sous la malédiction inhérente à un Salut non encore accompli. Les judaïsants s'installent donc dans une contradiction mortifère. Spirituellement leur état n'a rien avoir avec celui des Juifs d'avant le Christ car la malédiction n'a pas le même sens dans les deux cas. Pour les Juifs la malédiction de la *Torah* débouche sur sa propre annulation par le Christ, tandis que pour les judaïsants la malédiction de la *Torah* ne sera jamais annulée. Dieu n'enverra pas un deuxième Messie accomplir une *Torah* qui a déjà été accomplie par le Messie Jésus dans le but de libérer les judaïsants d'une malédiction à laquelle ils se sont librement et consciemment soumis.

2. Accomplir les figures

Avec l'aide de saint Paul, nous venons d'examiner en détail un aspect de l'accomplissement des Écritures par le Christ.

Les promesses ont été faites à Abraham et à sa descendance. Il n'est pas dit : « et aux descendance », comme s'il s'agissait de plusieurs, mais c'est d'une seule qu'il s'agit : « à ta descendance », c'est-à-dire à le Christ. (Ga 3, 16)

La descendance d'Abraham, c'est certes Isaac puis Jacob puis tous les fils d'Israël. Mais c'est plus encore le Christ car c'est lui que Dieu avait en vue quand il a parlé à Abraham. Ainsi l'exégèse que saint Paul, en Ga 3, donne de l'Ancien Testament permet-elle de mettre en rapport Isaac et Jésus. Isaac annonçait Jésus, il le préfigurait par sa propre

⁴ Il ne faut pas se méprendre sur le v. 13. La matière « bois », mise en rapport par saint Paul avec Dt 21, 23, n'a pas une valeur *causative* (la Passion n'aurait pas changé de signification si l'instrument du supplice avait été différent) mais *révélatrice*. Le bois de la Croix nous permet d'entrer dans la vérité salutaire de la Passion.

histoire insérée dans celle d'Abraham. On peut aussi dire que Jésus accomplit la figure d'Isaac, il est le « nouvel Isaac ».

Dans l'Ancien Testament, il n'y a pas que la promesse faite à Abraham ni que la figure d'Isaac. Dieu a fait bien des promesses à son peuple et l'histoire d'Israël comporte bien des figures mémorables pour le bien comme pour le mal. Par exemple : Moïse, Josué, David, Salomon, le prophète annoncé par Moïse (cf. Dt 18, 15), le messie annoncé par Nathan (cf. 2 S 7), le Fils de l'Homme de Dn 7, le prophète Élie (cf. Mt 3, 23), le Serviteur Souffrant (cf. Is 53), etc., auxquelles on peut ajouter des figures comme l'Ange du Seigneur (cf. Mt 3, 1), la Sagesse préexistante (cf. Pr 8 ; Si 24), etc. Or ce sont toutes ces promesses, toutes ces figures qui sont accomplies en une seule fois par le Christ. *Toutes les promesses de Dieu trouvent leur « oui » dans le Christ.* (2 Co 1, 20) Dans ce « une seule fois », on découvre un nouvel aspect de l'accomplissement, celui d'une synthèse de la multiplicité dans l'unité. Essayons de comprendre ce qui est ici en jeu.

1. Le protosacrement

La foi de l'Église dit que Jésus est vraiment homme. Mais il est évident que, vu son rôle dans l'histoire du Salut, Jésus n'est pas un homme comme les autres. Comme premier Ressuscité, il réalise en plénitude la nature humaine, ce en vue de quoi Dieu a créé Adam. C'est ce que saint Paul explique en 1 Co 15.

Le corps est semé corruptible, il ressuscite incorruptible. Il est semé méprisable, il ressuscite glorieux. Il est semé faible, il ressuscite plein de force. Il est semé corps psychique, il ressuscite corps spirituel. S'il y a un corps psychique, il y a aussi un corps spirituel. C'est pourquoi il est écrit : *Le premier homme, Adam, devint un vivant psychique* (Gn 2, 7). Le dernier Adam est un esprit qui communique la vie. Mais ce n'est pas le spirituel qui vient en premier, c'est le psychique, ce qui est spirituel vient ensuite. Le premier homme, tiré de la terre, est fait de poussière, le second homme, est du ciel. (1 Co 15, 42-47)

De même que Jésus est le « nouvel Isaac », il est aussi le « nouvel Adam », le second, le dernier Adam. Ceci dans sa trajectoire métaphysique elle-même, pourrait-on dire. Adam, selon le récit de Gn 2, a été créé à partir de la poussière de sol et du souffle de Dieu. Dans un autre langage, Adam est créé corps (σῶμα) et âme (ψυχή) ou encore corps psychique (σῶμα ψυχικόν), c'est-à-dire composé de nécessité (le corps) et de liberté rationnelle (l'âme). En eux-mêmes, ces deux éléments ne sont pas immédiatement accordés car Dieu ne veut pas que l'homme trouve son accomplissement sans ratifier son être créé par sa liberté. Essentiellement, cette ratification passe par le corps d'Adam. Adam doit, par un acte de sa liberté, prouver à Dieu qu'il rend grâce pour son être tout entier, non seulement pour son âme mais aussi pour son corps. Accueillant cette action de grâce adamique, Dieu fixera alors Adam dans son état définitif qui est celui du corps spirituel (σῶμα πνευματικόν), c'est-à-dire du Ressuscité tout entier pénétré par la vie divine, dans son corps et son âme, pour l'éternité.

Comment Adam peut-il ratifier le fait qu'il a un corps, rendre grâce à Dieu pour son corps et ainsi recevoir de Dieu la Résurrection ? Tout simplement en accueillant la femme tirée de son corps. Gn 2 multiplie les indices montrant que la femme, dont la « matière première » est la vie du corps et non la poussière du sol, est donnée à l'homme comme médiatrice du divin, c'est-à-dire pour lui permettre de passer en Dieu avec son corps et son âme. En ce sens la femme est supérieure à l'homme, au point d'être colorée par des caractéristiques divines. Elle est une aide pour Adam, et la Bible emploie ici le verbe *ʿzr* qui dénote l'aide que le supérieur (Dieu, le roi) apporte à l'inférieur. Quand Dieu la crée, il fait tomber un sommeil spécial sur Adam (*tardema*), typique de la transcendance divine (cf. Gn

15, 12 ; 1 S 26, 12, etc.). Ainsi l'homme n'assiste pas en direct à la création de la femme, il est absent de son origine, ce qui implique qu'il ne doit ni ne peut la maîtriser car elle est pour lui un mystère porteur de la grâce divine. Enfin Adam ne donne pas de nom à la femme avant le péché (cf. Gn 3, 20) car, dans la pensée sémitique, donner un nom signifie acquérir un pouvoir sur la chose qu'on appelle. C'est bien pourquoi Dieu refuse de donner son nom complet à Moïse en Gn 3, 14 et, analogiquement, la femme n'est pas nommable par Adam sous le mode du nom propre, seulement par un nom commun équivalent d'Élohim par rapport au tétragramme. *Voici cette fois celle qui est faite des mêmes os et de la même chair que moi On l'appellera femme parce qu'elle a été tirée de l'homme* (Gn 2, 23) montrant qu'il a parfaitement compris sa vocation. En s'unissant à sa femme, Adam pourra dire à Dieu : « il est bon que tu m'aies donné un corps » et, par le fait même, entrer dans le monde de la résurrection. En résumé, la femme est le protosacrement, le premier sacrement du Salut, le don d'un bien spirituel en forme corporel.

On connaît la suite de l'histoire. À cause du péché, l'accomplissement de l'homme a été contrarié. Adam et sa femme ont été désobéissants avant de s'unir et c'est tout leur être qui a en été profondément affecté. La relation entre les deux s'inverse. De supérieure à l'homme, la femme devient son inférieur. *Tes désirs se porteront vers ton mari, mais lui, il dominera sur toi.* (Gn 3, 16) Adam est en situation de nommer Ève (cf. Gn 3, 20), comme il nommait les animaux en Gn 2. Car tous ces faits se symbolisent concrètement les uns les autres : l'homme pécheur refuse de servir Dieu mais veut se servir de Lui en abusant de la Création ; l'homme méprise son propre corps et le considère comme un poids pour sa liberté spirituelle ; l'homme méprise sa femme et tente de la réduire à un objet de jouissance ; l'homme s'engage dans un chemin de mort où, à la fin, son corps et son âme seront séparés. La domination de l'homme sur la femme représente la folie du péché, c'est-à-dire le désir de renverser le rapport entre la Créature et le créateur. Puisque la femme est le protosacrement, le visage corporel du divin pour l'homme, l'homme va maintenir la femme dans la sujétion en s'imaginant tenir ainsi la grâce à distance. Cependant l'espérance d'un Salut est maintenue par la bonté de Dieu qui déclare au serpent : *Je mettrai l'hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance, celle-ci t'écrasera la tête et tu lui blesseras le talon.* (Gn 3, 15) Espérance qu'Adam inscrit malgré tout au fond de son cœur lorsqu'il nomme sa femme : *Vivante !*

2. L'éclatement des figures

Ce que Dieu voulait pour l'homme, c'est qu'il s'unifie en Dieu, qu'il ramène à l'unité du corps spirituel la dualité corps / âme qui le constitue en son être créé, c'est-à-dire qu'il reçoive la Résurrection en accueillant le protosacrement qu'est la femme.

Le péché a contrarié le projet divin. L'homme est désormais engagé dans une histoire qui n'est pas un chemin vers l'unité mais un éclatement de son être, une fragmentation, une perte dans la multiplicité qui s'achève dans le divorce du corps et de l'âme : la mort. La mort est donc la conséquence du péché, non pas comme un châtement extérieur et toujours un peu arbitraire, mais parce que la mort est la raison interne du péché. Le pécheur *veut* mourir car il rejette le corps, ou bien par le mépris (gnosticisme), ou bien par l'insignifiance, en le réduisant à un simple moyen de jouissance (luxure). L'histoire de l'homme après le péché n'est donc pas un chemin vers l'Un mais un chemin vers le multiple.

Or il est patent que ce chemin vers le multiple est assumé par les Écritures d'Israël. D'ailleurs quand on lit l'Ancien Testament pour la première fois, on est surpris par son caractère désordonné, presque brouillon, inintelligible. Au lieu d'exposer une doctrine cohérente sur Dieu et sur l'homme, l'Ancien Testament raconte une histoire où cohabitent les

visions les plus opposées de Dieu. Par exemple la Genèse nous dit que l'Alliance avec Abraham est indéfectible car elle ne repose que sur la promesse de Dieu, tandis que le Deutéronome dit que l'Alliance sera rompue si Israël n'obéit pas à la Loi. Le Lévitique dit que les sacrifices d'animaux sont indispensables, tandis que Jérémie prétend que c'est malgré la volonté de Dieu qu'Israël s'est mis à offrir des sacrifices. Jonas fait comprendre que Dieu aime les ninivites autant que les israélites, mais le psalmiste félicite Dieu de briser le crâne des bébés babyloniens contre le rocher. Le deuxième livre des Maccabées témoigne de l'espérance en la résurrection des morts, le livre de la Sagesse n'envisage que l'immortalité de l'âme, et pour Qohéleth ni l'un ni l'autre n'est vrai, l'existence s'arrête à la mort de l'homme. Dans le même sens, les nombreux personnages mis en scène par l'Ancien Testament ne semblent nullement concourir à un projet commun. Certains sont des saints, d'autres de franches crapules, mais même parmi les saints on relève une absence d'unité. Pourquoi certains prophètes invitent-ils à combattre les païens et d'autres à ne pas leur résister ? Pourquoi Dieu demande-t-il à Osée de prendre une femme et à Jérémie de rester célibataire ? Où est la cohérence divine dans tout cela ?

Ce caractère contradictoire, divisé, de la Parole de Dieu dans les Écritures n'est pas une maladresse de Dieu. Il est au contraire requis pour le Salut car le Salut s'adresse à des pécheurs et le propre du pécheur est d'avoir une conscience soumise à un processus de division qui s'auto-entretient. Le péché a introduit la dialectique Maître-Esclave dans la conscience de l'homme et le propre de cette dialectique est qu'elle ne peut se résoudre à l'unité par elle-même. Elle détruit tout car elle est commandée par la haine, le mépris, la division. Elle a profondément perturbé, nous l'avons vu, la relation Homme – Femme qui devait permettre à l'être humain de s'unifier en Dieu : *tous deux ne feront plus qu'un* (Gn 2, 24). La dialectique Maître-Esclave n'engendre pas un enfant mais un processus infini de division de soi d'avec soi qui culmine dans la mort.

Cette division de notre conscience, nous en souffrons, mais en même temps nous la voulons. C'est le drame du pécheur qui *veut* la contradiction même dont il souffre. Et donc Dieu ne peut pas simplement se proposer au pécheur comme le contraire de la division, comme l'Un en face du Multiple, car alors l'homme ne pourrait aucunement l'accueillir. Il faut que Dieu parle à l'homme en empruntant quelque chose de caractéristique du péché, justement cette division, cette contradiction de la conscience pécheresse qui n'arrive jamais à se donner une unité historique qui lui permettrait de s'unir à Dieu.

Pour le dire plus simplement, il y a tellement d'images contradictoires du divin dans l'Ancien Testament, tellement de figures différentes, que chacun pourra y trouver celle qu'il aime spontanément. Chacun a une porte d'entrée dans l'Ancien Testament, l'Ancien Testament est vraiment écrit pour tous. Mais le tout n'est pas d'y entrer, il faut aussi y demeurer, c'est-à-dire se l'approprier de A à Z pour y découvrir le vrai Dieu, pas seulement l'image restreinte de Dieu qui me plaisait au début et qui me permettait d'entrer dans la Bible. Et là le problème de la multiplicité se repose dans toute son acuité. Comment, à l'aide des Saintes Écritures, unifier mon corps et mon âme si même le Dieu que ces Écritures révèlent n'apparaît pas à ma conscience dans son unité propre ?

3. La synthèse du Christ

Quel est le lieu de la synthèse des Écritures qui pourrait seul me poser sur le chemin de l'unification, de la Résurrection ? Revenons à saint Paul et au tout premier symbole de la foi chrétienne qu'il nous a transmis (kérygme).

Je vous ai transmis avant tout le message que j'avais moi aussi reçu : le Christ est mort pour nos péchés, *conformément aux Écritures* ; il a été enseveli et il est ressuscité le troisième jour, *conformément aux Écritures*. (1 Co 15, 3-4)

Ainsi la mort et la résurrection de Jésus accomplissent toutes les Écritures. C'est ce Mystère pascal qui contient et expose la synthèse recherchée, ce qui est une thèse à la fois sotériologique et herméneutique.

Au plan sotériologique, saint Paul nous dit que la Résurrection ne serait pas salutaire si l'on était incapable de la rattacher à l'Écriture Sainte. Le Mystère pascal n'est pas un en-soi qui produirait ses effets en nous malgré nous. Nous devons faire quelque chose pour nous approprier la Résurrection, et pour cela les Écritures (juives) jouent un rôle décisif. Les promesses de Dieu sont certes accomplies dans le Christ (cf. 2 Co 1, 20), mais pour être effectif cet accomplissement suppose qu'une certaine trajectoire historique de la promesse, contenue dans les Écritures Saintes, soit vécue par le chrétien.

Au plan herméneutique, le kérygme met en avant un phénomène capital, à savoir que Jésus le Christ ne se contente pas d'accomplir la multiplicité des figures bibliques indépendamment les unes des autres. Il leur confère aussi une unité intrinsèque, de sorte qu'elles s'enrichissent mutuellement et mettent en pleine lumière l'unité du dessein divin de Salut. En l'unité de sa propre personne, le Christ ramène à l'unité toutes les paroles de Dieu disséminées dans la Bible, toutes les promesses de Dieu faites à son peuple Israël, toutes les figures, tous les commandements, toutes les thèses théologiques de l'Ancien Testament. L'accomplissement des promesses par le Christ permet de lire l'Ancien Testament comme le récit d'une promesse unique, une en elle-même à l'image du Dieu Un, inaperçue avant lui mais désormais consubstantielle de la foi au Christ.

Reprenant l'expression médiévale de *Verbum abbreviatum*, « verbe abrégé », tirée de la Vulgate (Rm 9, 27 citant librement Is 10, 23 : *verbum breviatum faciet Dominus super terram*⁵), Henri de Lubac insiste beaucoup sur cette reconduction du Multiple à l'Un par le Christ (déjà signalée par le prologue de l'Épître aux Hébreux). De fait, elle est absolument décisive pour situer l'Ancien Testament dans l'économie chrétienne car elle explique pourquoi l'accomplissement de la promesse, au lieu de rendre caduque le récit biblique, lui confère un rôle encore plus indispensable.

En Jésus-Christ, qui en était la fin, l'ancienne Loi trouvait d'avance son unité. Tout en cette Loi, d'âge en âge, convergeait vers Lui. C'est Lui qui, de la « totalité des Écritures », matériellement multiples, faisait déjà « l'unique Parole de Dieu ». [...] Sans Lui, au contraire, le lien se dénoue : de nouveau la Parole de Dieu se fragmente en « paroles humaines » ; paroles multiples, non pas seulement nombreuses, mais multiples par essence, et sans unité possibles. [...] Le Juif incrédule, dont la *perfidia* est une foi inconséquente et une foi retournée, n'a donc plus en main qu'un Loi qui se désagrège, poussière de souvenirs et de rites « superstitieux ». Le chrétien, par contraste, tient l'unité dans son principe. Le Verbe fait chair est pour lui le *Verbum abbreviatum*. Il comprend la merveille chantée par le Prophète : « *Verbum abbreviatum fecit Deus super terram* »⁶.

Si l'Ancien Testament était multiple, c'est qu'il racontait les *gesta Dei* dans l'histoire d'Israël, marquée par la multiplicité typique du péché. Passant dans la lettre écrite, la multiplicité des interventions divines et des acteurs humains de l'histoire d'Israël ne pouvait se dire autrement que dans une multiplicité de figures bibliques. Mais avec le Christ la

⁵ Cette expression joue un rôle important chez saint Bernard, mais on la trouve aussi sous la plume d'auteurs contemporains comme Abélard ou Hugues de Saint-Victor. Cf. Vladimir LOSSKY, « Études sur la terminologie de saint Bernard », *Archivium Latinitatis Medii Aevi*, 1942, p. 87-90.

⁶ Henri DE LUBAC, *L'Écriture dans la Tradition*, Paris, Aubier-Montaigne, 1966, p. 232-233.

multiplicité des figures converge dans l'unité d'un Fait, le Mystère Pascal ; l'histoire devient Esprit, au sens où se découvre la logique intérieure de l'obéissance parfaite à Dieu exprimée auparavant dans l'extériorité de l'histoire. Cette découverte a pour lieu propre l'âme du Christ, déchiffrant dans les Écritures le sens de sa mission et y reconnaissant sa propre personne divine. Louis Richard commente magnifiquement cette vérité herméneutique, la plus profonde peut-être du christianisme.

Jésus se découvre lui-même, il se reconnaît en lisant l'Ancien Testament. Il se voit le terme de toute cette Histoire « dont la Loi et les Prophètes prophétisent jusqu'à maintenant ». Il y voit l'attente de sa venue. De tous les traits épars des prophéties : du Messie roi de paix, de l'Emmanuel d'Isaïe, du Fils de l'Homme de Daniel, du Serviteur, du Juge, du Pasteur, il n'induit pas ce qu'il doit être, par un travail constructif ; tout simplement, il se reconnaît... Il laisse retomber dans l'ombre l'enveloppe... De tous ces traits il fait divinement la synthèse : non pas du dehors, mais du dedans. Il projette sur les prophéties sa lumière intérieure : alors elles se réunissent, elles perdent la trace des circonstances où elles furent proclamées, elles s'harmonisent et s'achèvent... En découvrant la Bible, Jésus reconnaît le reflet de la Lumière qui brille en Lui, il entend un écho affaibli de la Parole qui retentit dans sa conscience humaine⁷.

Encore faut-il ajouter que cette divine synthèse s'opère en perfection sur la Croix. C'est là que l'obéissance parfaite du Christ confère sa vérité intérieure et totale aux Écritures d'Israël, de sorte que ces Écritures meurent et ressuscitent avec le Christ. Elle meurent en tant que témoignage d'une économie historique devant conduire au Christ, elles ressuscitent comme instrument spirituel de l'appropriation par le chrétien de ce grand Fait qu'est la Croix.

En recevant dans l'Esprit leur sens définitif, les paroles de la révélation découvrent leur unité. Par le fait même, elles reçoivent leur permanence définitive⁸.

On pourrait poser la question : si le Christ a eu besoin des Écritures juives pour réaliser la synthèse divine du Multiple et de l'Un, en quoi ce besoin est-il encore le nôtre ? En quoi « les paroles de la révélation » reçoivent « leur permanence définitive » de l'unité que leur a donnée le Christ ? La réponse est inhérente à la nature même du Salut qui est de ramener l'homme à l'unité, et d'abord l'unité de son corps et de son âme qui a pour nom : Résurrection.

Or le Christ, et lui seul, fait que les Écritures dessinent désormais un chemin de résurrection, un chemin d'unification. Les Écritures accomplies par le Christ contiennent désormais un paradoxe étonnant : par la multiplicité des figures que signifie la lettre, elles correspondent à l'état de déperdition dans le multiple caractéristique du pécheur, elles signifient la Mort dont le Christ est venu sauver l'humanité. Mais par l'unité intérieure que le Christ leur a données, ces mêmes Écritures signifient aussi le Salut qu'est la libération de la mort, elles signifient la Résurrection. Les Écritures permettent au pécheur de réconcilier son corps et son âme, elles vont chercher l'homme là où il en est, dans la Mort, et elles l'amènent là où est le Ressuscité, dans la Vie de Dieu⁹.

Dit autrement, la synthèse des Écritures opérée par le Christ sur la Croix, qui signifie exactement sa propre résurrection à Lui, doit devenir celle de tout homme. Chaque baptisé doit la refaire pour lui-même sous la guidance de l'Esprit. Impossible donc, pour le chrétien d'origine juive ou d'origine païenne, de congédier la Bible hébraïque comme un livre

⁷ Cité par *ibid.*, p. 245.

⁸ *Ibid.*, p. 234.

⁹ Ce chemin d'unification par synthèse spirituelle d'une multiplicité de figures ne peut pas ne pas évoquer la trajectoire rationnelle de la *Phénoménologie de l'Esprit*. Le rapprochement prouve à quel point Hegel est un penseur *concret* du christianisme, en dépit de son hétérodoxie luthérienne.

désormais inutile car dépassé par l'économie de la Nouvelle Alliance. Mais impossible également de le lire à la manière des Juifs d'avant le Christ. Ceux-ci l'interprétaient en suivant la direction extérieure de l'histoire, c'est-à-dire de la promesse à l'accomplissement dominée par le péché. Les chrétiens l'interprètent en suivant la direction intérieure de l'Esprit, c'est-à-dire de l'accomplissement à la promesse, de la Résurrection du Christ à la promesse de la Résurrection pour tous les hommes. L'accomplissement est ici premier, car seul le terme eschatologique de l'histoire découvre la vérité de son principe. C'est tout simplement la logique de la Liberté : *là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté* (2 Co 3, 17).